

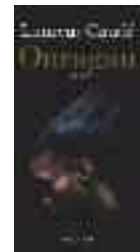
18 AOÛT > ROMAN France

Le chant de l'apocalypse

MARC MEKIACTES SUD



Une ville et des destinées humaines emportées par la tempête.



Ouragan est conçu à la façon d'une tragédie, ce qui n'a rien d'étonnant venant de **Laurent Gaudé**, romancier certes, mais aussi auteur de dix pièces de théâtre. Et c'est beau comme l'antique. Comme dans une tragédie classique, donc, un événement extérieur, en l'occurrence un cyclone

jamais nommé, vient s'abattre telle une malédiction sur une ville, La Nouvelle-Orléans, et ses infortunés habitants, dont certains, pas forcément remarquables mais choisis par l'auteur, véritable *deus ex machina*, pour héros. Il y a là Josephine Linc. Steelson, « la vieille négresse plus que centenaire et increvable », qui finira par enterrer tous les autres et transmettre l'espoir d'une renaissance. Rosa Peckerbye, qui tente

“*Laurent Gaudé a su éviter le pathos, en ouvrant le récit à de nombreuses histoires adventices, en variant les points de vue selon les protagonistes, qui prennent la parole tour à tour, comme au théâtre.*”

d'élever seule son fils Byron, qu'au début elle a bien du mal à aimer. Keanu Burns, son ancien amoureux, parti bosser six ans comme un esclave sur une plateforme de forage pétrolier, qui y a vécu des drames atroces et a failli perdre la raison ; en dépit de l'ouragan, il a décidé de retourner à La Nouvelle-Orléans, de reprendre son histoire avec Rosa là où elle n'aurait jamais dû s'interrompre, de refaire leur vie ; mais le des-

Allemagne, années zéro



CATHERINE HELE/GALLIMARD

tin le permettra-t-il ? Buckeley, le taulard qui, panne d'électricité aidant, parvient à s'évader de sa prison en compagnie de quelques autres, dont certains vont devenir de véritables fauves enragés. Le Révérend, enfin, qui a totalement disjoncté et se croit chargé par Dieu d'une mission d'extermination des hommes afin de leur faire expier leurs péchés. Tous ces gens finissent par se croiser, se faire du bien ou du mal, en fonction des ficelles tirées par Laurent Gaudé. Plusieurs fois, l'apocalypse est proche, ainsi quand une armée d'alligators échappés du bayou envahit la ville, quand les bagnards en cavale menacent de tout faire péter, ou quand les digues lâchent, provoquant l'évacuation forcée des habitants (dont Josephine) revenus dans leur maison après une première accalmie. Mais, au dernier moment, quelque chose sauve la ville du naufrage total. Dieu, diront certains. L'homme, diront d'autres. Dont le petit Byron, dans un final superbe et lyrique, apparaît comme l'incarnation, le réceptacle de tous les espoirs.

Le sujet, déjà abordé par d'autres (dont Gilles Leroy et sa *Zola Jackson*, paru au Mercure de France en janvier 2010), n'était pas facile. Le pathos menaçait à chaque instant. Mais Laurent Gaudé a su l'éviter, en ouvrant le récit à de nombreuses histoires adventices, en variant les points de vue selon les protagonistes, qui prennent la parole tour à tour, comme au théâtre justement. Ce théâtre-roman recèle de belles scènes symboliques, ainsi Josephine se drapant fièrement dans le *stars and stripes* au moment de quitter sa maison, ou Keanu recherchant Byron à travers toute la ville inondée.

Sensibilité, inspiration et humanité, les vertus cardinales de Laurent Gaudé sont toujours à ses côtés. Quant à La Nouvelle-Orléans, c'est une nouvelle marée, noire, qui la remet en ce moment sous les projecteurs de l'actualité la plus sinistre.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Laurent Gaudé

Ouragan

ACTES SUD

TIRAGE : 85 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 208 P.

ISBN : 978-2-7427-9297-9

Sortie : 18 AOÛT

Après deux incursions dans les dossiers secrets de l'histoire et de la politique, Marc Dugain revient à la fiction. Nous sommes en Allemagne à l'automne 1945. Un capitaine français y mène une étrange enquête.



Se souvenant de la bataille du Monte Cassino, où il frôla froidement la mort, le capitaine Louyre, tout juste démobilisé, songe à sa vie, désormais civile : « *L'héroïsme est une invention de l'homme pour survivre à l'après-guerre, pour*

justifier du passage en masse de la vie au néant [...]. Mais cette immortalité-là, à l'échelle du temps, n'est même pas le commencement de rien. »

Aux côtés de Louyre, dans le train qui aborde les Ardennes, se trouve Maria, une déconcertante jeune fille, héroïne du roman – qui se referme ainsi sur une énigme. Ce sont les dernières pages, en effet.

On peut dire ce dénouement sans nuire aux rebondissements de l'intrigue, ni gâcher le plaisir du lecteur. Car la « *grande aventure humaine* » vécue par Louyre dans son enquête sur Maria et les drames qu'elle vécut n'est pas un dénouement mais plutôt un déploiement. L'éventail des possibles s'ouvre devant le lecteur. Comme dans certaines œuvres musicales on identifie le thème alors que l'on n'a jusqu'alors entendu que les variations. Revenons au départ.

Nous sommes en Allemagne à l'automne 1945, alors que les Alliés investissent leurs zones d'occupation respectives. Louyre et ses hommes découvrent une ferme abandonnée, dans le sud du

pays que des bandes errantes ont ravagé : lambeaux d'armées allemandes en repli, armées conquérantes en progression. Dans la ferme, une adolescente – une sorte d'enfant sauvage. Et le corps calciné d'un homme.

Que fait ici cette fille ? Qui est cet homme ? Que s'est-il passé ? La jeune fille, Maria, ne peut répondre. L'enquête commence et fascine rapidement le capitaine Louyre, chargé de la mener. Sa hiérarchie estime d'ailleurs rapidement qu'il perd son temps, qu'il en fait trop et qu'il semble à sa manière aussi perturbé psychologiquement que Maria.

Ne révélons pas les épisodes de cette enquête. Elle permet à Marc Dugain d'évoquer des aspects moins connus de la vie ordinaire dans l'Allemagne nazie, notamment le rôle qu'y tinrent l'eugénisme et l'euthanasie des malades, des personnes âgées ou des « fous ».

Revenant à la fiction, après deux livres d'enquête historique et politique menés comme des romans (*La malédiction d'Edgar*, Gallimard, 2005 ; *Une exécution ordinaire*, Gallimard, 2007), Marc Dugain témoigne une nouvelle fois de sa parfaite connaissance des arrière-plans de l'histoire : la vie des oubliés, des gens ordinaires. Mais il va plus loin avec le capitaine Louyre et Maria – avec le médecin et le prêtre, également, dont le chemin croise celui des deux personnages. Ce roman pourrait être le « Journal d'un capitaine de campagne », comme il y eut celui d'un certain curé.

JEAN-MAURICE DE MONTREMY

Marc Dugain

L'insomnie des étoiles

GALLIMARD

TIRAGE : 60 000 EX.

PRIX : 17,50 EUROS ; 240 P.

ISBN : 978-2-07-011999-8

Sortie : 19 AOÛT

1^{ER} SEPTEMBRE > ROMAN France

Sueur de sang

Une brillante allégorie de l'invasion de l'Europe par la « peste brune ».



C'est le 12 mars 1938 que Pal Vadas subit la première manifestation du curieux mal qui allait bouleverser sa vie, lui faire connaître des aventures et des drames assez rocambolesques : tout son corps se met à exsuder une sueur brune salée, semblable à de l'eau de mer.

Jusqu'ici, ce fils de patriote tué en 1917 menait sa petite existence de Hongrois banal, en tant que contrôleur à la Poste centrale de Budapest. Un fonctionnaire modèle, propriétaire, célibataire, maniaque de l'hygiène et de la ponctualité, vieux avant l'âge malgré ses trente-trois ans, un être étié, terne, sans consistance morale. Un Monsieur Prudhomme magyar, apprécié de son directeur, lequel flirte avec l'extrême droite nationaliste en train de conquérir le pays. Car la date à laquelle Pal Vadas commence à suer n'a rien d'un hasard : c'est celle de l'Anschluss, l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie. De même, les autres manifestations de son haut mal se produiront le 29 septembre 1938, date des honteux accords de Munich où les démocraties occidentales capitulèrent déjà devant le Reich ; le 9 novembre de la même année, la si-



Antoine Senanque

nistre Nuit de cristal ; et enfin le 30 septembre 1939, le jour où Hitler donna l'ordre d'envahir la Pologne, avec les conséquences que l'on sait. Bien sûr, tout cela, ni Pal Vadas ni les autres, en particulier le vieux docteur Zeisler, qui va jouer au début les Mengele avec ce patient hors du commun, n'en ont conscience. Son entourage tente de le rallier aux Croix fléchées, les nazis hongrois. Lui accepte mollement, jusqu'à ce que le massacre d'un « chien juif » finisse par réveiller dans les tréfonds de son cerveau un embryon de conscience. Plus tard,

il aidera même une famille juive à fuir, via le Danube, vers les Etats-Unis. Lui, sa vie n'a plus d'importance, ses épreuves l'ont brisé, notamment ses séjours à l'hôpital, en tant que cobaye et suspect d'une faute imprécise. Et puis son pauvre corps a tellement souffert. Tout comme l'Europe, que de cette épidémie de peste brune a frappée dès les années 1930 et qui a bien failli la détruire. Il semblerait que parfois certains symptômes resurgissent encore, comme la guerre dans l'ex-Yougoslavie ou la montée des extrêmes droites et de la xénophobie.

Sous l'apparence d'un conte farfelu aux réminiscences kafkaïennes, *L'homme mouillé* est, on l'aura compris, une parabole, une allégorie. Un roman dans l'histoire où un personnage élu, on ne sait trop pourquoi ni par qui, comme bouc émissaire, subit dans sa chair l'horreur de ce qui est en train de se passer et dont les souffrances sont la forme ultime de la résistance. Pal Vadas prend, parfois, des allures de martyr, voire de Christ – dont il a l'âge. **Antoine Senanque**, lui, neurologue moraliste, a réussi un livre original et qui fait sens.

J.-C. P.

Antoine Senanque
L'homme mouillé
GRASSET

TIRAGE : 12 000 EX.
PRIX : 17 EUROS ; 208 P.
ISBN : 978-2-246-77561-4
SORTIE : 1^{ER} SEPTEMBRE

18 AOÛT > ROMAN France

Michel-Ange chez le Grand Turc

Après le magistral *Zone*, **Mathias Enard** revient avec un roman en forme de conte oriental, mettant en scène le divin artiste de la Renaissance lors d'un séjour à Constantinople.



Giuliano della Rovere vient d'être élu pape sous le nom de Jules II. Un nouveau marché s'ouvre pour Michelangelo Buonarroti, alias Michel-Ange. Le nouveau pontife veut ériger son propre tombeau et c'est à l'auteur du *David* qu'il commande ce monument à sa gloire posthume. S'ensuit une brouille assez forte entre le commanditaire et l'artiste pour que ce dernier confie, dans une lettre datée du printemps 1506 : « Il me suffit de penser que si je restais à Rome, il faudrait d'abord y faire mon tombeau avant celui du pape. » A cette période, Michel-Ange disparaît. Son biographe et ami, Condivi, parle d'une invitation du sultan Bayezid. Mathias Enard s'empare du motif pour ourdir un roman en forme de conte oriental sur l'amour et la trahison. Après son magistral *Zone* (Actes Sud, prix Décembre 2008 et prix du Livre Inter 2009), une phrase de quelque 500 pages telle une odyssée intérieure à travers des souvenirs

de violence et de guerre, il nous entraîne dans d'autres sortes de violence, d'apparence plus esthétiques, mais non moins brutales : la création et la passion. Michel-Ange est invité par le prince de la Sublime Porte à construire un pont pour la Corne d'Or, qui reliera la vieille Constantinople à sa rive orientale. Malgré les égards du sultan et de son vizir, il est surtout sans inspiration. Ses journées se passent à produire en vain des esquisses ou, accompagné du poète Mesîhi de Pristina, à s'imprégner de la ville. Si l'inspiration ne vient pas, le désir, lui, commence à sourdre. Au cours des banquets qu'on lui offre, Michel-Ange l'austère (il ne boit ni ne ripaille) est intrigué par l'être androgyne qui danse pour



Mathias Enard

les convives, remarque « les saillies des muscles de l'avant-bras, que le sculpteur chérit comme la plus belle partie du corps, celle à laquelle on peut le plus facilement imprimer mouvement, expression, volonté ». Le poète ottoman n'est pas sans attrait. Mais c'est le mystère de la danseuse/danseur qui attire : « La lumière s'en va de l'autre côté de la terre, qui sait quand elle reviendra. Je ne te connais pas, étranger. Tu ne sais rien de moi, nous n'avons que la nuit en commun. »

L'écrivain et traducteur (de l'arabe et du persan), né à Niort en 1972, imagine bien plus que l'épisode de Michel-Ange chez le Grand Turc. Enard crée une langue, sertie de gemmes lexicales, qui épouse les pulsions du désir entre-mêlant au récit du séjour du génie florentin (sa découverte du plaisir) des cantiques d'amour de l'Andalou(se) et des plaintes douloureuses du poète amoureux. Un entrelacs précieux de questionnements sur la nature de l'art et le mystère de la beauté, sur fond de drame. Un vrai petit bijou.

SEAN JAMES ROSE

Mathias Enard
Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants
ACTES SUD

TIRAGE : 17 000 EX.
PRIX : 17 EUROS ; 160 P.
ISBN : 978-2-7427-9362-4
SORTIE : 18 AOÛT

19 AOÛT > ROMAN France

Conte d'une forêt noire

Hanté par un double problème d'identité, un père s'interroge sur les souffrances de sa fille et sa propre enfance. Une quête des origines au cœur (sombre) du XX^e siècle qu'Agnès Desarthe transfigure avec l'art de la conteuse.



A priori, les deux thèmes de ce nouveau roman d'Agnès Desarthe sont sans surprise. D'une part, les désarrois de Jérôme, moderne père de famille quitté par sa



Agnès Desarthe

BINEY/OUVRIER

femme et confronté aux souffrances de sa fille Marina. De l'autre, une enquête sur le passé d'un enfant né de parents inconnus (Jérôme, à nouveau) qui, peu à peu, va devoir plonger dans la nuit brune du passé – celui de l'Europe de la Shoah et des enfants juifs adoptés.

Tout ici tient donc au montage et à l'art de la conteuse. Agnès Desarthe, en effet, fait de Jérôme et Marina les personnages d'un conte. Comme dans la tradition germanique, la forêt permet toutes

sortes de rencontres. Là sont les loups, les nuits brunes mais aussi les oiseaux-prophètes et autres guides mystérieux. Voire les bonnes fées.

La quête de Jérôme commence lorsqu'il se trouve confronté à la douleur de sa fille, dont le petit ami se tue dans un accident de moto. Cette incompréhensible crise provoque le retour de Paula, l'ex-épouse, venue rétablir la situation, c'est-à-dire faire tourner à son profit les comptes mal réglés. Après quoi d'étranges personnages appa-

raissent : une belle inconnue s'empare du cœur de notre personnage et un policier à la retraite le reconduit vers son passé – policier ambigu comme le sont les ermites questionneurs du roman arthurien, rencontrés à la croisée des chemins.

Jérôme d'ailleurs, avant d'être recueilli par ses parents adoptifs, aurait vécu dans les bois sans connaître son identité. Ces choses arrivent, dans la légende, à Perceval comme à Siegfried. Cela provoque les aventures que l'on sait quand ils veulent renouer le fil et partir sur la trace de leur secret.

Rythmé d'excellents dialogues et de descriptions suffisamment retenues pour être évocatrices, ce conte moderne des années noires laisse entendre, malgré la violence du siècle, les murmures de la forêt. Sans affaiblir en rien le drame, Agnès Desarthe use à point nommé d'humour et de tendresse.

J.-M. M.

Agnès Desarthe

Dans la nuit brune

L'OLIVIER

TIRAGE : 35 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 216 P.

ISBN : 978-2-87929-746-0

SORTIE : 19 AOÛT

25 AOÛT > ROMAN France

Une place dans le monde

Quatre ans après *Fraternité*, Marc Weitzmann revient au roman avec *Quand j'étais normal*.



Au milieu des années 1970, Gilbert Bratsky étudiait en classe comptabilité dans le lycée d'éducation professionnelle (LEP) d'une « banlieue HLM ». Né dans un milieu « où marteler ses idées est la seule façon d'exister », le narrateur du nouveau roman de

Marc Weitzmann – son premier depuis *Fraternité* (Denoël 2006, repris en Folio) – était alors un garçon aux faux airs de Bob Dylan. Qui s'emparaient parfois d'une guitare et d'un harmonica, avant de singer son héros en s'époumonant devant le Prisunic de sa ville de province !

Meilleur en français qu'en foot, ce fils unique au QI trop élevé avait fort à faire avec des parents qui révéraient « tout ce qui touchait au Savoir », croyaient « au Progrès, à la Science, à ce qu'on appelle les Idées Avancées ». Papa Benjamin était adjoint d'une Maison de la culture, tandis que maman Paule travaillait comme secrétaire dans un lycée.

Côté cœur, Gilbert allait rencontrer plus de succès avec Muriel – la fille de monsieur Dubonnet, le voisin et propriétaire de *La Grande Boucherie Chevaline du Centre* – qu'avec Inès Saint-Vincent – admiratrice exaltée de Jacques Chirac issue



Marc Weitzmann

BERTIN/GRASSET

d'une bonne famille. Le fascinait tout autant Didier Leroux, singulier camarade capable d'arriver en classe avec un authentique colt.45 au fond de son cartable.

Tous deux seraient renvoyés du LEP pour avoir organisé une manifestation contre la fermeture de l'usine Lip qui leur valut en outre un détournement par le commissariat. Marc Weitzmann projette ensuite le lecteur au début des années 2000. Après les événements du 11-Septembre et le fameux score réalisé par Jean-Marie Le Pen au premier tour des élections présidentielles. Lorsque l'antisémitisme remonte à vue d'œil en France et que l'Amérique envahit l'Irak.

Installé à Paris, place de la République, où les manifestations s'enchaînent, Gilbert bosse au desk d'une agence de presse. Il a consulté un psy pendant douze ans, rédige des dépêches financières, fréquente la critique « philo » d'une chaîne câblée, visite régulièrement ses parents qui habitent désormais une petite ville de la banlieue sud.

Ex-chômeur de longue durée, papa a monté *La Compagnie de l'espérance*, « parce que les gens, c'est toujours pareil, ce qu'ils veulent, c'est s'exprimer, tu comprends », comme il l'explique à Gilbert. Maman, elle, est toujours aussi active dans le social, passée de réunions citoyennes à des permanences dans des associations. Au Secours populaire de Saint-Denis, elle vient même de tomber sur Didier Leroux. Lequel ne lui a pas caché avoir tâté de la prison après avoir tué un homme...

Marc Weitzmann réussit à faire revivre deux époques en dosant savamment les effets comiques et dramatiques. Drôle et dérangeant à la fois, *Quand j'étais normal* convainc tant par le portrait acide de ses personnages que par le regard porté sur la société dans laquelle ils évoluent.

ALEXANDRE FILLON

Marc Weitzmann

Quand j'étais normal

GRASSET

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 18,50 EUROS ; 240 P.

ISBN : 978-2-246-77391-7

SORTIE : 25 AOÛT

25 AOÛT > PREMIER ROMAN France

L'amour au sommet

Jean-Philippe Mégnin publie *La voie Marion*, premier roman simple et attachant qui se déroule sur fond de montagne.



Marion, la narratrice du roman de Jean-Philippe Mégnin, s'est lancée seule dans la grande aventure. A vingt-cinq ans, celle qui venait d'Annecy a réalisé son rêve en reprenant la petite librairie de Chamonix. Un coin de France dont elle est amoureuse depuis les vacances qu'elle y passait enfant. C'est là, à Chamonix, qu'elle a ensuite rencontré Pierre. Un gars du pays, un type « un peu décalé, surprenant » qui filait retrouver les bergers dans les alpages dès l'âge de quatorze ans. Guide de montagne ayant toujours dans son sac, outre son piolet, un pull, des fruits secs et de quoi faire du thé, Pierre dégageait un mélange de force et de douceur. Après avoir passé pour la première fois la porte de sa boutique, il s'est mis à venir régulièrement la voir « entre deux courses, ou quand le temps était à la ramasse », à fouiller parmi les contemporains, les classiques, les essais.

Pierre, Marion l'a même ensuite carrément épousé « par un joli matin de juin, sous le Brévent couronné de ciel bleu, encore endimanché des



DRIVE DILETTANTE

derniers névés de l'hiver ». Avant ça, le bougre s'était donné du mal pour lui faire connaître et partager sa passion. Pierre l'avait emmenée dans les refuges et les bergeries, lui avait fait traverser des vallées, appréhender des descentes un peu raides, se remplir les yeux de paysages magiques tout en lui apprenant à grimper « comme un chat »...

Dernière pêche du Dilettante, Jean-Philippe Mégnin habite « pas très loin de Besançon et tout près de sa femme et de leurs deux enfants ». Professeur qui enseigne l'histoire des sciences, le fringant débutant séduit d'emblée avec la simplicité d'une prose qui sonne juste. *La voie Marion* raconte une histoire d'amour, pas si simple que ça et qui devrait toucher les lecteurs romantiques. Et leur donnera envie d'aller respirer le bon air montagnard, fort bienvenu pour attaquer la rentrée littéraire. AL. F.

Jean-Philippe Mégnin

La voie Marion
LE DILETTANTE

TIRAGE : 2 222 EX.
PRIX : 15 EUROS ; 160 P.
ISBN : 978-2-84263-635-7
SORTIE : 25 AOÛT

25 AOÛT > ROMAN France

Révolte d'un téléopérateur



Thierry Beinstingel, cadre dans les télécommunications, s'est fait remarquer dès *La réserve* (Dominique Guéniot, 2000) et *Central* (Fayard, 2000) par l'attention qu'il portait au travail avec ses codes, ses langages et sa

dramaturgie. Il fait partie de ceux qui ont réintroduit le travail dans la fiction française en rompant avec une tradition naturaliste ou prolétarienne devenue désuète. Car le travail a changé et le langage avec lui.

Il y a du Kafka chez l'homme sans visage et sans nom de *Retour aux mots sauvages*. Cet homme est l'un de ces téléopérateurs réduits à leur voix et à leur (faux) prénom. On tombe sur



CHRISTINE TAVALET/FAYARD

lui au bout d'un parcours de touches « étoile » et « dièses ». Jusqu'au jour où l'homme transgresse l'interdit : il rappelle lui-même un client. L'homme sait ce qu'il risque mais il n'a pas le choix, tant la tension est forte. Son entreprise vit une série de suicides qui l'angoissent. Il rompt le cercle. Et les mots reviennent, des mots « sauvages », pas ceux de la machine à communiquer : des mots vivants qui vont contrarier la multinationale internationale. Leur sauvagerie chaude se confronte à la sauvagerie froide des modèles communicationnels, instruments d'un libéralisme déréglé.

A la société anonyme et bureaucratique succède une société de réseaux où les contacts ont remplacé les noms. Simple interface, le téléopérateur retrouve par les mots et grâce à Thierry Beinstingel sa figure et, mieux encore, son visage.

J.-M. M.

Thierry Beinstingel
Retour aux mots sauvages

FAYARD

TIRAGE : 3 500 EX.
PRIX : 19 EUROS ; 300 P.
ISBN : 978-2-213-65475-1
SORTIE : 25 AOÛT

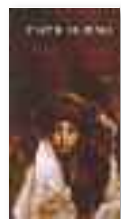
PRÉCISION

La sortie de *Nos yeux maudits* de David M. Thomas, est prévue le 26 août et non le 19 juin comme les éditions Quidam nous l'avaient indiqué par erreur. (LH 824 du 4.6.2010, p. 56.)

18 AOÛT > ROMAN France

L'honneur d'un capitaine

Prix Landerneau pour *Un dieu, un animal*, Jérôme Ferrari parle à nouveau de la guerre dans *Où j'ai laissé mon âme*.



Déjà auteur de plusieurs romans dont *Dans le secret* (Actes Sud 2007, ressort in Babel), Jérôme Ferrari a percé l'an passé avec *Un dieu, un animal* qui a été salué par les libraires, la presse et récompensé par le prix Landerneau décerné par les Espaces culturels Leclerc. Un texte puissant où l'on suivait un ancien soldat de retour au village natal.

Où j'ai laissé mon âme, son nouveau roman, parle lui aussi de soldats et de guerre. Le lieutenant Andreani s'adresse à son ancien supérieur, le capitaine André Lagorce, qu'il a d'abord aimé et respecté. Andreani n'a ensuite jamais oublié la pendaison d'un « ennemi de valeur » et accuse Lagorce d'avoir continué à vivre « comme un laquais ». Pendant la guerre d'Algérie, le lieutenant avait pris la tête d'une section spéciale et s'était installé avec ses hommes dans une villa, à Saint-Eugène, « une porte ouverte sur l'abîme, une faille qui déchirait la toile du monde et d'où l'on basculait vers le néant ». En ce temps-là, il fallait empêcher les bombes d'exploser, arrêter les

terroristes, interroger les prisonniers. Pour cela, on ne devait pas hésiter à suspendre les corps nus au plafond, à poser des électrodes à l'oreille et à la verge, à tourner la manivelle du générateur...

Le capitaine Degorce était ferme mais courtois avec les suspects. Pendant la Seconde Guerre mondiale, lui-même avait été résistant, arrêté et interrogé par la Gestapo, déporté à Buchenwald. Plus tard, il avait également survécu à Diên Biên Phu et aux camps du Viêt-minh. En 1957, Degorce était capable de lever la main sur l'un de ses hommes à l'humour et au comportement déplacés.

Face à l'horreur quotidienne, Andreani et Degorce avaient alors eu une manière différente d'exprimer leur sens de l'honneur et de la loyauté... Jérôme Ferrari montre des soldats qui ne choisissent pas de quelle manière faire la guerre, qui retrouvaient chaque matin « la honte d'être soi-même ». A l'aide d'une écriture toujours aussi lyrique et tenue, il parvient à faire ressurgir la douleur physique et morale qui n'a cessé de les ronger.

AL. F.

Jérôme Ferrari

Où j'ai laissé mon âme

ACTES SUD

TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 17 EUROS ; 160 P.
ISBN : 978-2-7427-9320-4
SORTIE : 18 AOÛT

26 AOÛT > ROMAN France

Photo-couture

A partir d'une photo posée, **Marie Nimier** déroule un roman-enquête sur le soi et sa représentation, malicieux et séduisant.



Au départ, il y a une photo. Celle pour laquelle l'écrivaine Marie Nimier pose devant l'objectif du couturier Karl Lagerfeld. Une photo de groupe, neuf écrivains de la rentrée littéraire, réunis pour *Paris-Match*. Enfin réunis, pas vraiment, puisque les protagonistes ont été photographiés séparément. Il s'agit d'une photo d'assemblage, fabriquée, montée après coup. Un cliché qui laisse à sa parution un sentiment d'étrangeté : « *Nous avons tous l'air trop lisse, comme vidés de notre substance. Ce ne sont pas des corps qui sont donnés à voir, ce sont des surfaces. Des peaux parfaites, sans éloquence, façon housse de siège amovible.* »

De cette séance de prises de vue puis, plus tard dans le livre, d'un dessin d'enfant – un visage féminin dessiné sans contour –, Marie Nimier tire les fils d'une réflexion sur la représentation de soi, le regard. Sur le processus de l'écriture aussi, l'écrivaine cherchant de quoi se nourrissent ses livres, évoquant ses personnages, qu'elle peut décrire mais qu'elle ne parvient pas à se figurer. Rien

de théorique toutefois, le propos est toujours dissous dans des scènes de pur romanesque très savoureuses (le maquilleur japonais avant la séance photo, la conversation poético-surréaliste avec la manucure...).

L'un des axes de ce livre très séduisant, qui avec sa fausse désinvolture, son humour détaché, se situe parmi les livres les plus réussis de la romancière, dans la veine de *La nouvelle pornographie* (Gallimard, 2000), est la rencontre inattendue du « *Roi de la mode* » et de *La reine du silence* (prix Médicis 2004). Et les conséquences qu'elle entraîne : les chaussures vert tilleul que porte Marie Nimier sur la photo attirent l'attention d'une femme, Huguette Malo, qui vit à l'année dans un hôtel du 20^e arrondissement à Paris. L'une des deux chambres qu'elle loue contient un petit musée dédié à... Karl Lagerfeld. La collectionneuse de « *karleries* » aux airs de Mary Poppins donne à la romancière, qui souffre d'hallucinations optiques, l'adresse d'un singulier ophtalmo tandis que Lagerfeld met l'écrivaine sur la trace de son sosie, une certaine Frederika, masseuse dans un établissement ther-



mal de Baden-Baden et animatrice d'un atelier d'art plastique pour enfants en difficulté.

Photo-Photo, c'est un fond mélancolique enveloppé dans une forme souple. Doux amer. C'est tricoté avec des mailles lâches pourtant ce n'est pas informe, ça tient. Ça avance plutôt. Ça a l'air décousu mais tout est relié avec une étonnante fluidité d'enchaînement. Tous les protagonistes semblent eux aussi dérouler les écheveaux

du récit. A distance, Stephen, amoureux (?) sur le départ, exilé au Canada, lit, commente, critique le roman en train de s'écrire. Plus sombre, la figure admirée de l'écrivain-photographe Edouard Levé, qui s'est donné la mort en 2007, ami d'enfance dudit Stephen, traverse le roman avec son travail intrigant et fort, sa série de photos *Pornographies* ou son catalogue de projets imaginés mais pas encore réalisés *Œuvres* (P.O.L., 2002), projetant sa belle ombre sur ce roman d'image. **VÉRONIQUE ROSSIGNOL**

Marie Nimier

Photo-Photo

GALLIMARD

TIRAGE : 20 000 EX.

PRIX : 16,90 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-07-013047-4

SORTIE : 26 AOÛT

19 AOÛT > PREMIER ROMAN France

L'empire des femmes

Nouvelliste remarqué, **Bernard Quiriny** passe au roman avec une fable piquante, *Les assoiffées*.



Collaborateur de *Chronic'art* et du *Magazine littéraire*, Bernard Quiriny s'est d'abord fait remarquer par sa maîtrise de la forme courte. Après *L'angoisse de la première phrase* (Phébus, 2005), ce Belge qui a grandi dans la Nièvre a raflé la mise

avec ses *Contes carnivores* (Seuil 2008, ressort en Points en septembre). Quatorze nouvelles fantastiques qui rendaient hommage à Borges ou Villiers de l'Isle-Adam et lui valurent de recevoir maints prix littéraires dont le prix Victor-Rossel, une sorte de Goncourt d'outre-Quévrain.

Quiriny s'est cette fois essayé au roman avec une fable qui risque d'emballer les uns et de faire grincer les autres. *Les assoiffées* imagine que la révolution a renversé le pouvoir aux Pays-Bas avant de s'étendre à la Belgique puis au Luxembourg, faisant de l'ancien Benelux le pays le plus fermé du monde. Depuis 1985, l'Empire a rompu toute relation diplomatique avec le reste du monde, plus personne ne peut y entrer ni en sortir. A sa tête, on trouve une souveraine



prénommée Judith et surnommée la Bergère. Or voilà qu'une expédition française doit se rendre à Bruxelles depuis Paris. D'abord en train jusqu'à Lille et Comines, un minibus devant ensuite mener la petite troupe jusqu'à la zone neutre où elle devra se débarrasser des montres et des appareils photos. Le groupe est conduit par l'imprévisible Pierre-Jean Gould, célèbre intellectuel versatile et touche-à-tout. Autour de lui, on note la présence de Capucine Lotte, redoutable militante trentenaire au minois d'enfant. De Leonore Alvert, mondaine et vieille routière du journalisme qui a bifurqué vers la politique et les administrations culturelles. De Lucien Bordeaux, écrivain engagé et marié à une féministe

féroce. De Jean-Michel Golanski, fondateur et directeur de l'hebdomadaire *L'instant*. Et enfin de Langlois, jeune journaliste vif d'esprit.

Bernard Quiriny entrecroise le récit de leur périple avec les extraits du journal d'une certaine Astrid Van Moor, quadragénaire belge qui vit au sein d'un Empire où il est défendu de célébrer Noël et de boire de l'alcool. Infirmière, celle-ci est régulièrement affectée au bloc d'un hôpital où végètent des malades nus, mal nourris et squelettiques. Astrid habite un pavillon individuel avec ses deux filles et son larbin – elle a eu un fils, l'a confié clandestinement à une nourrice car tous les nourrissons mâles finissent à « *l'élevage commun* »...

Le romancier joue sur le mélange des genres, sur la nuance. On pense parfois ici à la fiction spéculative de J. G. Ballard, à *La servante écarlate* de Margaret Atwood. Satiriste mordant et politiquement incorrect, Quiriny arrive à se montrer à la fois drôle et inquiétant à mesure qu'il immerge le lecteur dans un Empire où une certaine Béatrix sème le trouble avec ses rebelles... **AL. F.**

Bernard Quiriny

Les assoiffées

SEUIL

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 21 EUROS, 400 P.

ISBN : 978-2-02-099366-1

SORTIE : 19 AOÛT

19 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Sur la route

Une jeune Américaine à la recherche de ses origines.



Née à Chicago des amours improbables de Doris et d'Elroy Petersen, croit-elle, la narratrice s'appelle Pandora, et elle a les cheveux bleus. Elle a aussi un sacré caractère, hystéro-paranoïaque, ce qui explique que son petit ami Ike ait pris avec elle quelques distances. Doris morte, Pandora tente de faire son « travail de deuil » (les mots ne mentent pas), se remémorant, à grand renfort de flash-backs, cette mère froide, distante, si avare de son affection. Et ne parvient pas à admettre que, depuis, elle se sent libre et heureuse. Bref, elle culpabilise.

Aussi, quand lui parviennent des SMS bizarres signés d'un certain Gil Sanders lui fixant des rendez-vous énigmatiques ayant trait à son passé, Pandora quitte L.A. où elle habite et, plutôt que d'aller passer Noël chez son père, dans le ranch de l'Idaho où il vit depuis sa séparation d'avec Doris, elle se met en route vers le Nouveau Mexique, toute seule et en voiture, rencontrer Rebecca Hamilton, une soi-disant amie de sa mère. Mais on est en plein hiver, et ce n'est qu'au prix de mille difficultés qu'elle y parviendra.



Pierre-Emmanuel Scherrer

DR/LA TABLE RONDE

Cette partie, d'ailleurs, road-movie décalé constitué de trajets angoissants entre deux motels minables, constitue le meilleur du roman. Ensuite, dans un chalet cosy, les deux femmes finissent par se trouver. Rebecca est bien taieuse, mais Pandora comprend vite le fin mot de son histoire, en tombant par hasard sur une série d'albums de photos d'il y a trente ans où on ne voit qu'elle, petite fille. Tout ça fait penser à une chanson de Sacha Distel, style : « *Ta mère n'est pas ta mère et tu ne le sais pas.* » Tout le monde finira par confesser le grand secret, Rebecca, et même papa Elroy, pris à son propre piège. Pauvre Pandora, qui n'a même pas pu conclure avec le beau Jonathan, le fils de Rebecca... Écrit par un avocat-rockeur branché qui rêve sûrement, depuis tout gosse, des States et de la Highway 66, *Desert Pearl Hotel* est un roman sans surprise et sans aspérités, bien écrit en dépit de certains tics (à certains moments, on ne sait trop pourquoi, les négations disparaissent). On est plutôt, ici, dans le cérébral que dans l'instinctif, mais la tentative est intéressante.

J.-C. P.

Pierre-Emmanuel Scherrer

Desert Pearl Hotel

LA TABLE RONDE

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 246 P.

ISBN : 978-2-7103-6553-2

SORTIE : 19 AOÛT

19 AOÛT > ROMAN France

Ground Zero

Thomas B. Reverdy revisite à sa façon l'après 11-Septembre.



Avec son « B. » un rien snob et mystérieux entre le prénom et le nom, le jeune Thomas Reverdy se donnait déjà les allures d'un écrivain américain. Quoi de plus naturel alors, après avoir composé une trilogie de romans intimistes (*La montée des eaux*, 2003, *Le ciel pour mémoire*, 2005, et *Les derniers feux*, 2008, tous trois publiés au Seuil), que de s'atteler à un sujet ô combien plus vaste et plus complexe, et américain ? Reverdy revisite en effet à sa façon, à travers un fait divers raciste, l'après 11-Septembre, le traumatisme indélébile que les attentats ont laissé dans la psyché américaine et dans la chair même de New York. L'ancien emplacement des Twin Towers du World Trade Center étant devenu ce qu'il appelle « *le plus petit désert du monde* ».

C'est là, tout au fond du chantier de Ground Zero, qu'est retrouvé, durant le caniculaire été 2003, le corps de Muhammad Sala, un ouvrier qui y travaillait et dont on ne sait rien : si ce n'est qu'il était sans histoire, sans papiers, arabe. Et

qu'il a été assassiné. N'en déplaise aux promoteurs et aux marchands de chair humaine russes qui voudraient étouffer l'affaire, les conclusions du légiste sont claires : le cadavre portait les marques de quelque 167 fractures... Et le brave commandant O'Malley du FBI, un policier consciencieux « à l'ancienne », va décider de mener son enquête, de reconstituer le fil ténu de ce qu'il sait être une sale histoire – et cela au mépris des pressions et avertissements de sa hiérarchie, qui aimerait que ce dossier embarrassant soit classé au plus tôt.

Durant ses investigations, un peu influencées par la méthode de l'inspecteur Colombo (empathie, maïeutique et pugnacité), O'Malley va rencontrer, interroger, écouter le Gros Pete, un ex-flic, ancien héros du 11-Septembre devenu un obèse raciste et alcoolique, qui fait maintenant visiter le chantier aux touristes ; Candice, la serveuse de chez Toni, « *ambrée comme sa bière* », veuve de Gregory, mort dans l'attentat ; et Simon, un écrivain français venu à New York pour travailler à un roman, à la fois américanisé



JÉRÉMY STIGTER/SEUIL

Thomas B. Reverdy

(il enseigne l'écriture à la fac, participe à des groupes de discussion) et très *frenchie* (pour la nourriture par exemple). Autant de destins qui vont se croiser : Simon et Candice vivent une *love affair*, et c'est chez Toni qu'un soir le Gros Pete « abîéré » a rencontré Muhammad, lui a cherché noise et l'a passé à tabac. L'a-t-il tué ensuite ? A O'Malley de découvrir si

son suspect numéro un est coupable. Ou non. Thomas B. Reverdy, lui, qui a sans doute prêté quelques-uns de ses traits à Simon, a réussi dans son entreprise ambitieuse. *L'envers du monde* est une espèce de thriller moral, un roman polyphonique et morcelé, aux lenteurs calculées (un peu trop peut-être), vibrant d'intensité et d'émotion. Une tragi-comédie humaine grinçante sur la folie des hommes qui trouvent le moyen de rajouter une victime innocente là où il y en eut déjà des milliers.

J.-C. P.

Thomas B. Reverdy
L'envers du monde

SEUIL

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 272 P.

ISBN : 978-2-02-103058-7

SORTIE : 19 AOÛT

17 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Des cœurs à l'ombre

Les histoires d'amour finissent toujours mal. Judith Perrignon le confirme.



Habituée des livres à quatre mains – avec la comédienne Marianne Denicourt, la journaliste Ariane Chemin ou le peintre Gérard Garouste –, Judith Perrignon, qui avait aussi inventé une voix à Theo Van Gogh, frère de, publie cette rentrée un premier roman dans lequel elle semble avoir insufflé à ses créatures de fiction la passion qui anime ceux dont elle a accompagné la plume. Ici, l'amour est destin. Ardent, malheureux, fidèle jusqu'au bout, il laisse défait. Vrai bon mélo, *Les chagrins* parcourt en allers-retours, de la cellule d'une prison pour femmes de Paris, à la fin des années 1960, à une église de New York en 2008, la vie de trois générations de filles victimes de leur amour des hommes. Le 16 novembre 1967, Helena accouche dans la prison où elle est détenue après avoir braqué une bijouterie avec un complice en fuite. C'est sa fille Angèle, recueillie et élevée jusqu'à l'âge de 5 ans par sa grand-mère, Mila, ancienne danseuse de cabaret, qui découvrira quarante ans plus tard l'identité de celui qui l'a abandonnée. Lettres de Mila adressées à sa fille incarcérée, coupures de presse, petites annonces passées dans le *Village voice*,

interrogatoire extrait des archives de l'administration pénitentiaire..., le récit, qui fait revivre une époque où tout paraît « à l'ancienne », intègre différents statuts de langue. C'est plus ou moins bien réussi car l'écriture de Judith Perrignon a le défaut de ses qualités : son style a du style, presque trop. Du coup, parfois, selon les personnages, la voix sonne moins juste, trop « écrite ». Les hommes du livre sont de passage, inconscients de ce qu'ils ont laissé derrière eux. Le gangster d'occasion, musicien tout comme le géniteur pianiste d'Helena, tient plus à son saxophone qu'à la jeune compagne qui couvrira sa cavale. D'autres, au contraire, se dévouent dans l'ombre, ainsi le journaliste, chroniqueur judiciaire au moment du procès, protecteur secret et complice de peines, qui n'a jamais oublié cette accusée embastillée dans sa loyauté. La prison est, d'ailleurs, dans ce roman presque un personnage : Judith Perrignon remonte les murs de celle de la Petite Roquette dans le 11^e arrondissement, prison modèle du XIX^e siècle, inspirée du fameux plan en panoptique de Bentham qu'évoque Foucault dans *Surveiller et punir*, et démolie en 1973.

V. R.

Judith Perrignon

Les chagrins

STOCK

TIRAGE : 7 500 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 208 P.

ISBN : 978-2-234-05954-2

SORTIE : 17 AOÛT

25 AOÛT > HISTOIRE France

La fin du Duce

L'historien Pierre Milza raconte les derniers jours de Mussolini.



Pierre Milza (né en 1932) est l'un de nos grands historiens. Spécialiste de l'Italie et du fascisme, on lui doit une *Histoire de l'Italie* (Fayard, 2005) et une biographie de *Mussolini* (Fayard, 1999) qui fait référence, y compris chez nos voisins transalpins. Pour écrire ce nouveau livre, il s'est inspiré du travail de l'historien allemand Joachim Fest sur *Les derniers jours d'Hitler* (Perrin, 2002). Et, disons-le d'emblée, le résultat est épatant. Non seulement Pierre Milza déroule devant nous une enquête passionnante, mais il le fait de telle manière qu'on est à mi-chemin de la tragédie et du polar très noir. S'il se garde de la tentation de pénétrer l'univers mental du Duce, cet homme mutique qui refuse de comprendre ce qui lui arrive, il en présente l'atmosphère, la quinzaine de comparses qui l'ont suivi dans sa fuite vers la Suisse et sa maîtresse Clara Petacci qui l'accompagne jusqu'à la fin. Milza raconte tout : l'échappée moche après la fantoche république de Salò, l'escale à Milan puis à Côme, enfin la rocambolesque arrestation que

l'on dirait tirée d'un film de Scorsese, tout en tension, avec ce dictateur déchu blotti au fond d'un camion dans un uniforme allemand... Puis viennent les interrogations, les règlements de comptes entre services secrets alliés et communistes italiens, les fameuses sacoches dans lesquelles Mussolini aurait glissé des documents secrets qui intéressaient tant Churchill, la disparition du trésor emporté par Benito et enfin l'exécution, sans procès, le 28 avril 1945, deux jours avant le suicide d'Hitler dans son bunker. Dans ce livre nerveux et limpide, Milza n'a pas besoin d'appuyer pour convaincre. Les faits suffisent à comprendre que la violence du fascisme se retrouve dans sa fin avec l'exposition des cadavres, dont celui de Clara, le pubis dénudé, les crachats, le lynchage, l'hystérie, la haine. Reste le mystère d'une correspondance jamais retrouvée entre Mussolini et Churchill et pour quoi le Vieux Lion, deux mois après son échec électoral, s'est rendu au lac de Côme le 1^{er} septembre 1945...

LAURENT LEMIRE

Pierre Milza

Les derniers jours de Mussolini

FAYARD

TIRAGE : 7 500 EX.

PRIX : 21,90 EUROS ; 350 P.

ISBN : 978-2-213-65548-2

SORTIE : 25 AOÛT

25 AOÛT > PHILOSOPHIE France

Propos sur l'éducation



Alain, alias Emile Chartier (1868-1951), est passé à la postérité pour avoir relancé un genre philosophique : le propos. Des textes courts sur tous les sujets qui connurent des succès formidables au point de se retrouver

en « Piéjade ». Puis Alain a été oublié. A tort. Le voici avec trois inédits, trois essais qui portent sur l'éducation.

Le premier est le plus stimulant. Intitulé *Les souvenirs sans égards*, il a été rédigé en 1947. Alain a près de 80 ans et il déclare « je ne ménagerai personne », y compris lui-même. Au sortir de la terrible guerre, ce penseur laïc, socialiste et pacifiste insiste sur la difficile reconstruction et sur la fragilité de la république face aux tyrannies encore présentes.

En retraçant son parcours de prof à Rouen puis à Paris, au lycée Henri-IV, où il eut en khâgne André Maurois et Raymond Aron, Alain revient sur l'idée qui a orienté sa vie de pédagogie



Emile Chartier dit Alain

remarquable : tout passe par l'éducation. Or, constate-t-il, personne ne veut éduquer le peuple et le peuple ne veut pas être éduqué. C'est donc par l'envie de transmettre et la nécessité d'être accessible qu'il faut passer puisque « tout citoyen a droit à sa part de théorie ». On retrouve cette conviction dans les deux autres inédits, *Traité des outils* (1925-1928) et *Dix leçons d'astronomie* (1910-1911). Le tout est scrupuleusement présenté, annoté, avec index, annexes et chronologie, par Emmanuel Blondel. Au moment où le débat sur le nombre de professeurs et d'élèves par classe est particulièrement vif, ces propos d'Alain sur le rôle de l'éducation dans une république ont le mérite d'opérer un retour au bon sens. L. L.

Alain

Souvenirs sans égards : dernières pensées sur l'éducation

AUBIER

TIRAGE : 3 500 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 362 P.

ISBN : 978-2-7007-0411-2

SORTIE : 25 AOÛT